

au séminaire d'Issy, dans la plus touchante communion d'idées avec l'abbé Fleury, qui avait rêvé de se l'attacher comme secrétaire. Au cours de longues causeries, pleines de franchise et de cordialité, Fleury lui avait révélé sa pensée la plus secrète sur le conflit de Bossuet et de Fénelon. Il croyait que chez M. de Meaux, l'homme, à certains moments, l'avait emporté sur l'évêque et qu'il avait été « séduit lui-même par sa propre passion ». Ce trait de lumière dans l'obscur chicane du quiétisme, illuminait singulièrement la longue et âpre guerre entre les Jansénistes et les Jésuites.

M. de Saint-Fonds, sans avoir aucune tendresse pour la doctrine de Port-Royal, ne souffre pas que son ami Dugas proteste contre le discours de Fleury sur les Croisades, sous prétexte qu'un janséniste pourrait en tirer avantage. Il place la vérité avant tout intérêt de parti. Il croit qu'il faut l'aimer pour elle-même. Ce sont là de très nobles sentiments qui ne surprennent pas chez M. de Saint-Fonds. Il se plaît à louer la sincérité chez autrui et reconnaît, sans contrition, qu'il porte lui-même cette qualité « jusqu'au défaut ». A le lire, on l'imagine, comme il s'est peint lui-même, haranguant à cheval le cardinal de Villeroy à la porte de Villefranche.

« Ce compliment à cheval » est bien le ton net, ferme, décidé et cavalier de M. de Saint-Fonds. Un peu plus de vivacité et de prestesse dans le mot lancé et nous songerions çà et là aux malices souriantes de Gil Blas. Des deux amis, M. de Saint-Fonds est celui qui fait le plus penser au xviii^e siècle.

Mais qu'on le veuille ou non, il est impossible d'échapper totalement aux grands courants qui emportent une nation. Dans ce vide de grandes œuvres littéraires et dans